

Pb : S'agissant des questions ontologiques et eschatologiques qui justifient notre groupement de textes, la position d'Epicure (chronologiquement le dernier, III<sup>e</sup> s. av.JC) se démarque radicalement des deux autres antérieurs, puisqu'il renvoie les spéculations poétiques d'Homère (VIII<sup>e</sup> s.) ou philosophiques de Platon (IV<sup>e</sup> s.) au rang des chimères qui empoisonnent la vie des hommes et les empêchent de profiter du peu de temps que dure leur vie. Nous devons donc à la fois prendre la mesure de sa radicale nouveauté, et nous interroger sur les moyens rhétoriques et logiques qu'il utilise pour persuader son disciple Ménécée, et nous lecteurs, au-delà d'un disciple particulier, d'accepter cette vérité révolutionnaire et d'opérer une conversion à 180° dans nos priorités et les principes qui gouvernent notre vie.

## I/ UNE REPRÉSENTATION DE LA MORT À CHANGER RADICALEMENT

### A/ Une personnification conforme à la tradition, à la croyance la plus répandue

1/ Le terme choisi par Epicure pour désigner la mort est le nom **masculin** ὁ θάνατος dont on trouve 7 occurrences, 4 au nominatif en position de sujet, et 3 à l'accusatif, dont deux en position de sujet d'une proposition infinitive, et 1 à l'accusatif en position de COD du verbe δεδιέναι signifiant craindre. Par ailleurs cette dernière occurrence est prolongée dans la phrase suivante, dans laquelle la mort devient sujet des deux verbes λυπήσει et λυπεῖ, elle fera ou fait souffrir. Dans tous les cas, la mort est donc présentée comme **une entité autonome, sujet** de verbes d'état ou de mouvement, et associée, comme en poésie, à un champ lexical exprimant son pouvoir effrayant de nuisance sur les mortels : *δεινόν, δεδιέναι, λυπήσει, λυπεῖ, ἐνοχλεῖ, φρικωδέστατον*, avec des figures étymologiques (mots de même famille) amplifiant ce thème, et aussi, sur le plan strictement sonore, des phonèmes en dentales [d/t] agressives et un superlatif φρικωδέστατον brutal, plein de consonnes, difficile à prononcer, dont la lourdeur formelle amplifie le sens qu'il exprime.

2/ A la fin de l'extrait, la mort ὁ θάνατος est sujet du verbe πάρεστιν/παρῆ, qui signifie « être présent », « être là » quand son sujet désigne une personne, dans une sorte de ballet des rendez-vous manqués avec un autre sujet, ἡμεῖς, mis en valeur par un chiasme parfait : ὅταν μὲν ἡμεῖς ὦμεν, ὁ θάνατος οὐ πάρεστιν, ὅταν δ' ὁ θάνατος παρῆ, τότε ἡμεῖς οὐκ ἐσμέν. Même si pour Epicure la rencontre n'a pas lieu, elle suggère une scène dans laquelle la Mort apparaît comme une allégorie, un personnage qui vient chercher sa victime malgré sa terreur. Epicure reprend ici à **dessein** les **représentations traditionnelles** que se fait le vulgaire d'une transcendance implacable et insensible, mais c'est **pour mieux les annuler**.

### B/ Une abstraction définissant la mort par négation et exclusion

1/ Si l'on reprend en effet les occurrences dans lesquelles ὁ θάνατος / τὸν θάνατον est sujet de verbes d'état, explicites ou sous-entendus, on voit qu'il s'agit de **définitions** rendues chaque fois négatives par le recours à un pronom indéfini neutre singulier : *μήδεν πρὸς ἡμᾶς εἶναι τὸν θάνατον / μήθεν εἶναι πρὸς ἡμᾶς τὸν θάνατον / ὁ θάνατος οὐθὲν πρὸς ἡμᾶς*. Il ne s'agit pas de dire que « la mort n'est rien », mais qu'elle n'est rien *pour nous*, qu'elle ne nous concerne pas encore tant que nous sommes vivants, et qu'elle ne nous concerne plus une fois que nous sommes morts.

2/ Dans le même ordre d'idées, une autre manière de désigner la mort est d'utiliser l'infinitif neutre substantivé τῷ μὴ ζῆν : la mort est ici définie de manière négative et exclusive par le fait de ne pas vivre, et le recours à **l'infinitif substantivé la déréalise**, en la ramenant lexicalement à un concept neutre privatif, bien éloigné de la représentation imagée traditionnelle : la mort, c'est le *non-vivre*, elle n'est pas représentable.

3/ Une autre définition recourt à une série de termes abstraits : *στέρησις δὲ ἐστὶν αἰσθησεως ὁ θάνατος*. Les suffixes -σις indiquent de manière abstraite « l'action de ». La mort est donc l'action de priver (στερέω) de l'action de percevoir par les sens (αἰσθάνομαι), soit le contraire de ce qui caractérise la vie.

### C/ Pas d'au-delà, pas d'immortalité, donc pas de crainte à avoir

1/ Dans cet extrait, les morts sont désignés par le participe parfait τοὺς τετελευτηκότας, littéralement ceux qui ont fini (de vivre), et par l'expression οἱ δ' οὐκέτι εἰσίν : ceux-là ne sont plus, n'existent plus. Ils sont une fois de plus définis par opposition avec la vie. Dans le système d'Epicure, on est vivant ou bien on est mort, les deux

états sont exclusifs l'un de l'autre, il n'y a pas d'entre-deux, pas de survie d'une partie de l'être. Voilà pourquoi on ne trouve ici aucun des termes qui désignaient les morts chez Homère ou chez Platon, αἱ ψυχαί.

2/ Epicure nie donc la possibilité d'un prolongement du temps après le terme : οὐκ ἄπορον προστιθείσα χρόνον ἀλλὰ τὸν τῆς ἀθανασίας ἀφελομένη πόθον. Les prépositions s'annulent les unes les autres : pas d'addition d'un temps supplémentaire, mais soustraction du désir de l'absence de mort (α - θανάσιος) : le résultat de ces soustractions lexicales complexes est la certitude qu'il n'y a rien à craindre. Pas de « survie » désespérante pour l'âme d'un double de vie fantomatique, comme chez les Cimmériens de l'*Odyssee*, pas d'Enfer, de Tartare pour punir les méchants, pas de cycle épuisant de réincarnations. Ce sont toutes les représentations traditionnelles de la poésie, des religions mystiques et même des mythes platoniciens qui sont renvoyées dos à dos à leur absurdité.

3/ En effet, tous les sentiments, toutes les perceptions subjectives sont renvoyés du côté de la vie et du présent : πᾶν ἀγαθὸν καὶ κακὸν ἐν αἰσθήσει / ἀπολαυστὸν τὸ τῆς ζωῆς θνητόν, et la crainte de la mort (δεινόν, δεδιέναι, φρικωδέστατον) qualifiée de stupide (μάταιος) et de vaine (κενῶς) puisque l'individu n'aura ni faim ni soif ni mal ni peur (ce qui est le propre des châtements traditionnels dans le Tartare). Cette crainte est aussi qualifiée de stupide parce l'individu est incapable de s'en tenir au présent, qui est le seul moment qu'il puisse saisir, mais au contraire se projette dans un avenir illusoire et fantasmatique qui lui pourrit l'existence. Cette absurdité est soulignée par un système de parallélismes et de chiasmes entretenant les négations et les procédés exprimant l'opposition entre présent et avenir : μάταιος ὁ λέγων δεδιέναι τὸν θάνατον

οὐχ ὅτι λυπήσει (futur) παρών (présence) ἀλλ' ὅτι λυπεῖ (présent) μέλλον (arrivée future)

ὁ γὰρ παρὸν (présence) οὐκ ἐνοχλεῖ, προσδοκώμενον (attente) κενῶς λυπεῖ.

TR- On voit que cette doctrine est particulièrement provocatrice et exige du lecteur une participation active, puisque Epicure lui demande de se débarrasser des opinions courantes et fort répandues sur la mort, non seulement par les poètes, mais aussi par les philosophes avant lui et par tout un chacun. Par quelles techniques tente-t-il de persuader son destinataire que le discours qu'il lui tient est fondé et exprime une vérité dont il doit bien se pénétrer ?

## II/ LE TEXTE DIDACTIQUE D'UN DIRECTEUR DE CONSCIENCE

### A/ Un texte adressé à un destinataire explicite (Ménécée)

1/ Le premier mot du texte, συνέθιξε, annonce la couleur : il s'agit d'un impératif présent 2 sg à valeur généralisante. L'émetteur donne à son destinataire un ordre ou un conseil valable pour longtemps et non pas ponctuellement, à la différence d'un impératif aoriste. C'est bien la démarche d'un **maître s'adressant à un disciple**, pour qui il va jouer le rôle de directeur de conscience, d'initiateur sur la voie d'une vie réformée par la philosophie.

2/ Cette direction de conscience a une visée **performative** : il s'agit de s'accoutumer à une nouvelle manière de penser : συνέθιξε ἐν τῷ νομίζειν. Une fois cette nouvelle habitude bien ancrée, on aura atteint une connaissance intellectuelle sûre et bien fondée : γνῶσις ὀρθή (et plus bas κατειληφότι γνησίως, dont l'adverbe est de même famille que le nom γνῶσις), ce qui aura une conséquence **pratique** dans la manière d'appréhender la vie : ἀπολαυστὸν **ποιεῖ**, un bonheur qui s'exprimera au quotidien. La philosophie ainsi comprise consiste donc non pas en un maniement scolastique de concepts abstraits, mais en un chemin qui, amorcé par la réflexion intellectuelle et renforcé par de nombreux exercices spirituels, permet d'aboutir à une profonde **transformation de soi**, une éthique.

### B/ Un texte extrêmement péremptoire

Pour obtenir ce résultat, Epicure recourt à tous les procédés stylistiques traditionnels didactiques susceptibles d'**ancrer cette certitude dans l'esprit** de son disciple.

1/ Une formulation généralisante, qui élargit les destinataires, de Ménécée à tous les hommes :

- présents de vérité générale ou indicatifs aoristes (+ ἄν) exprimant la répétition.
- pluriels : nous les vivants (ἡμεῖς, ἡμάς, τοὺς ζῶντας) / les morts (τοὺς τετελευτηκότας) / les uns, les autres : περὶ οὓς / οἱ δέ.

2/ Une formulation fondée sur la reprise avec variation. Par exemple :

- μήδεν πρὸς ἡμᾶς εἶναι τὸν θάνατον : affirmation préliminaire lapidaire et provocatrice
- μήθ'εν εἶναι πρὸς ἡμᾶς τὸν θάνατον : simple substitution [δ/θ] et permutation de termes
- ὁ θάνατος οὐθ'εν πρὸς ἡμᾶς : modification syntaxique et variation minimale mais significative de la négation, qui passe de μή (dimension subjective) à οὐ (négation du réel, de la certitude).

Cette formule répétée à l'envi fonctionne comme une sorte de **slogan**, dont il faut se persuader.

3/ Une formulation volontiers lapidaire et paradoxale

- des phrases nominales, compactes, dans lesquelles il faut restituer le verbe ἐστί(v)
- des oxymores provocateurs : ἀπολαυστὸν ποιεῖ τὸ τῆς ζωῆς θνητόν.

4/ Une discrimination : les sages / les sots. Epicure oppose en effet celui qui a atteint une connaissance « droite » (ὀρθή, terme valorisant) au sot (μάταιος, terme péjoratif et polémique) qualifié ainsi parce qu'il exprime l'opinion générale sans prendre la peine de réfléchir.

TR- Cette rhétorique est-elle suffisante ? Relève-t-elle d'une simple présentation sophistiquée susceptible de nous persuader ? En d'autres termes : comment Epicure peut-il parvenir à nous débarrasser radicalement des représentations eschatologiques multiséculaires et répandues dans toutes les civilisations, quelles que soient leurs variantes, pour imposer l'idée d'un matérialisme radical, paradoxalement source de joie dès lors qu'on est libéré de la crainte de l'inconnu ? Par le pari qu'il fait sur la capacité de la raison humaine à intégrer progressivement ces vérités, dans une démonstration logique implacable héritée des principes d'Aristote.

### III/ UNE DÉMONSTRATION LOGIQUE IMPLACABLE

#### *Cf diagramme récapitulatif*

Montrer l'importance des connecteurs logiques, tout le texte fonctionnant, à partir du syllogisme initial, comme un système complexe de justifications (ἐπεὶ, γάρ, ἐπειδήπερ = connecteurs exprimant la CAUSE) et de déductions à partir des acquis précédents (ὄθεν, ὅστε, οὖν = connecteurs exprimant la CONSEQUENCE), les cinq dernières lignes ne faisant que boucler le raisonnement par renchérissement.

#### Conclusion

1/ Le premier terme du texte, συνέθιξε, pouvait nous faire penser qu'Epicure allait développer une démonstration comme celle de Montaigne : « Que philosopher c'est apprendre à mourir », ce qui impliquait qu'en y pensant chaque jour on parvienne à apprivoiser l'idée de la mort pour la rendre moins effrayante. Or cette conception stoïcienne est à l'opposé de celle de l'épicurisme, qui considère au contraire que **philosopher, c'est apprendre à (bien) vivre**, délivré des vaines terreurs (des dieux et de la mort).

2/ On pourrait objecter à Epicure que même si l'on fait abstraction des vaines terreurs de l'au-delà, avec ses récompenses, ses châtements et ses éventuelles réincarnations, il n'en reste pas moins que chacun de nous a peur sinon de son propre état de mort, du moins de la **souffrance physique** dans l'agonie qui peut précéder la mort, et que par ailleurs nous craignons autant la mort de nos proches, par la **douleur morale** qu'elle va susciter, que notre mort à nous. Epicure répond à ces objections en traitant plus loin dans sa *Lettre à Ménécée* de la question de la douleur, liée à la précédente, en insistant sur le fait que cette douleur est brève, ou peut être rendue supportable par le souvenir des plaisirs que nous avons éprouvés.

3/ Il n'en reste pas moins que ces considérations très rationnelles ont du mal à nous convaincre, parce que les opinions traditionnelles sont ancrées en nous, que la raison a du mal à dominer les passions, et qu'il est bien difficile de se mettre sur le chemin d'une vie heureuse sans **un long travail de discipline intellectuelle**, ce qui fait de l'épicurisme une ascèse, le contraire d'un système facile réservé à ceux qui voudraient profiter de la vie en buvant « à tire-larigot » comme le Trimalcion de Pétrone, et que l'on a surnommés « les pourceaux d'Epicure ».

L'épicurisme doit donc être distingué de **l'hédonisme**, une doctrine selon laquelle la recherche du plaisir constitue le but de l'existence humaine, alors que l'épicurisme considère le bonheur et non le plaisir comme le but de la vie humaine. Cependant l'épicurisme admet que les plaisirs, lorsqu'ils sont **naturels et nécessaires**, peuvent constituer un moyen d'atteindre ce bonheur, du moment qu'ils ne versent pas dans l'excès et la satisfaction de sensations qui n'élèveront pas l'individu mais finiront par le dégrader à court terme.